

« Du coq à l'âme, l'art populaire au Québec », Musée canadien des civilisations, Gatineau, du 24 juin 2008 au 22 mars 2009, une exposition de JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE

Pascale Galipeau

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038380ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038380ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

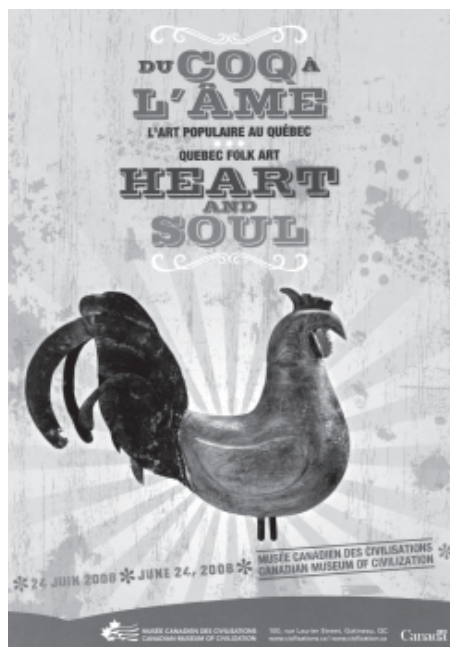
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Galipeau, P. (2009). Compte rendu de [« *Du coq à l'âme, l'art populaire au Québec* », Musée canadien des civilisations, Gatineau, du 24 juin 2008 au 22 mars 2009, une exposition de JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE]. *Rabaska*, 7, 262–266. <https://doi.org/10.7202/038380ar>

Musées et expositions

« *Du coq à l'âme, l'art populaire au Québec* », Musée canadien des civilisations, Gatineau, du 24 juin 2008 au 22 mars 2009, une exposition de JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE



Affiche de l'exposition.

Photo Marie-Louise Deruaz, Musée canadien des civilisations.

Par la force des choses, nous nous inscrivons dans la lignée de nos prédécesseurs, et « *Du coq à l'âme*¹ », présentée au Musée canadien des civilisations, ne fait pas exception à la loi. Avant de faire le compte rendu de cette exposition, je propose de la regarder à la lumière des différents travaux qui ont fait connaître l'art populaire du Québec pour voir où elle situe par rapport aux autres propositions. Les expositions comme les répertoires sont tributaires

1. Sous la direction de Jean-François Blanchette, « *Du coq à l'âme, l'art populaire au Québec* », Gatineau, Musée canadien des civilisations, 2009.

de leurs époques comme des choix de leurs auteurs et je ferai un survol des *a priori*, explicites ou non, qui m'apparaissent avoir influencé la mise en valeur de la création autodidacte depuis la fin du siècle dernier.

Les événements en arts populaire, annoncés par les travaux des pionniers comme Marius Barbeau et Luc Lacourcière, se sont multipliés avec la vague des retrouvailles du patrimoine. Ce qu'il faut souligner, c'est que, comme bien souvent, les valeurs identitaires accolées à cette création ont varié selon les agendas politiques. Ainsi, durant la période Trudeau, l'exposition d'« Art populaire : l'art naïf au Canada² » a servi subtilement à glorifier le fédéralisme via les réalisations de la grande mosaïque...« Chercher l'esprit de l'homme du peuple dans son art, c'est en fait partir en quête de l'identité canadienne³ ».

Pendant ce temps, à la même période, mais dans le camp adverse, paraissait *Les Patenteux du Québec*⁴. Ce répertoire, réalisé par de jeunes enthousiastes, aura servi de Bible à des générations d'amateurs à cause des références originales, visuelles et documentaires, qu'il contient. La recherche innove par la parole donnée aux créateurs en respectant leur manière poétique de s'exprimer. Enfin, la priorité donnée à la création populaire contemporaine s'affirme comme un retour aux sources à portée politique : « Nous avons pris position pour une classe sociale dont les manifestations culturelles sont ignorées ou méprisées par la culture dominante⁵ ».

Dans le créneau des publications-références, on trouve un autre ouvrage, plus universitaire : *Pour passer le temps. Artistes populaires du Québec*⁶, une recherche basée sur « la reconnaissance dans le milieu d'origine, et non plus sur les seuls jugements de goût, opérés dans la culture d'accueil⁷ ». Ce critère très louable m'apparaît dangereusement réducteur puisqu'il risque d'écarter les marginaux, souvent *personna non grata* dans leur milieu d'origine... Il n'y a qu'à penser aux gens de Chicoutimi qui se moquèrent cruellement du peintre barbier Arthur Villeneuve avant sa consécration artistique par Montréal⁸.

Par ailleurs en art populaire, un autre critère de sélection émerge avec un nouveau focus géographique. Après le règne des artistes ruraux traditionnels, c'est au tour des artistes urbains contemporains d'être reconnus. Ce

2. J. Russell Harper, *L'Art populaire : l'art naïf au Canada*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1973, (167 p.), p. 16.

3. *Ibid.*, p. 16.

4. Louise de Grosbois, Raymonde Lamothe, Lise Nantel, *Les Patenteux du Québec*, Montréal, Parti pris, 1974, 272 p.

5. *Ibid.*, p. 10.

6. Jean Simard, Bernard Genest, Francine Labonté, René Bouchard, *Pour passer le temps. Artistes populaires du Québec*, Québec, Publications du Québec, « Cahiers du patrimoine » 17, 1985, 186 p.

7. *Ibid.*, p. 15.

8. *Les Chroniques du Québec d'Arthur Villeneuve*, Musée des beaux arts de Montréal, 1972, 115 p.

déplacement de la recherche est franchi avec « L'Art populaire urbain⁹ ». Dans la même foulée, saluons la légitimation d'une forme de création méconnue, les environnements d'art et l'anarchitecture, explorés grâce à la Société des arts indisciplinés fondée en 1998. Apparaît ainsi un nouveau terme, mis de l'avant pour décrire la création des autodidactes : « l'art indiscipliné », une appellation moins réductrice que celle de l'art populaire, naïf ou autre.

Une autre tendance se situe dans le travail de valorisation réalisé par les musées régionaux qui se sont investis localement pour faire connaître la création vivante. Citons particulièrement le Musée de Charlevoix¹⁰ où les expositions d'art populaire alternent régulièrement dans la programmation, le Musée du Bas-Saint-Laurent¹¹, le Musée de Gaspé ainsi que le Musée des arts et traditions populaires¹² qui ont fait connaître des artistes du milieu par des solos ou des expositions de groupe.

Enfin, il faut présenter une dernière catégorie d'exposition qui essaie de structurer l'art populaire au niveau du sens, comme on a pu le voir avec « Du fond du cœur, l'art populaire au Canada¹³ ». Même si l'introduction nous ramène les clichés d'usage : « L'art populaire au Canada est le témoin d'un rêve, un rêve de nostalgie, de tendresse et de fantaisie¹⁴ », on constate un effort pour trouver des fils conducteurs qui chapeautent la présentation des œuvres : *Reflets, Allégeances et Fantaisies*.

Toujours en quête de sens, la structure des « Paradis du monde, l'art populaire du Québec¹⁵ » est bâtie sur un concept qui s'articule à partir de la relation des œuvres à la collection, elle-même représentative d'une idéologie, d'une époque, comme d'un mode de cueillette. Signalons une tentative de structure délibérément originale avec « Artefacts, fous braque¹⁶ », avec un

9. Pascale Galipeau, *L'Art populaire urbain*, Montréal, Écomusée du Fier Monde, Maison de la culture Frontenac et Musée de Lachine, 1992, 15 p.

10. « Patrick Morgan et les peintres populaires de Charlevoix », Musée de Charlevoix, 1978 ; « Yvonne Bolduc, 60 ans de peinture », Musée de Charlevoix, 1984 ; « Peintres et sculpteurs populaires », Musée de Charlevoix, 1986 ; « Art populaire animalier, 13 sculptures du Québec », Musée de Charlevoix, 1987 ; « Artistes populaires, Jeanne d'Arc Mailloux, peintre, Gérald Mailloux, sculpteur », Musée de Charlevoix, 1987 ; « Art populaire charlevoisin », Musée de Charlevoix, 1988, etc.

11. Sous la direction de Régis Jean, « GuGusses et Guédi », Musée du Bas-Saint-Laurent, vers 2000.

12. Sous la direction de Pascale Galipeau, « Faire de l'air », Trois-Rivières, Musée des arts et traditions populaires, 2003.

13. Sous la direction de Pierre Crépeau, *Du fond du cœur. L'art populaire au Canada*, Ottawa, Musée national de l'homme et McClelland & Stewart Limited, 1983, 256 p.

14. *Ibid.*, p. 10.

15. Pascale Galipeau, *Les Paradis du monde, l'art populaire du Québec*, Hull, Musée canadien des civilisations/M.O.M. Printing, 1995, 237 p.

16. Sous la direction de Christian Denis, « Artefacts fous braque », Québec, Musée de la civilisation, 2007.

concept au design omniprésent à mon goût, qui éclipsait les œuvres par moment. Toutefois, l'effort d'accessibilité reste digne de mention.

Ce rapide tour d'horizon donne quelques exemples des exigences de recherche, que doivent assumer les conservateurs comme les chercheurs s'ils veulent renouveler le genre. Les expositions sont des spectacles qui ne sauraient souffrir le déjà-vu. Quant à l'exposition « Du coq à l'âme », dont le titre a le grand mérite de ramasser la tradition et le contemporain dans une joyeuse formule, elle constitue une véritable encyclopédie de l'art populaire du Québec par l'abondance des œuvres présentées, toutes époques confondues. Le public aura grand plaisir à retrouver les auteurs majeurs, comme à découvrir les artistes anonymes dont les pièces sont toutes tirées de l'immense collection du musée. Par contre, cette profusion peut provoquer quelques étourdissements chez le visiteur même le plus convaincu, et l'exposition ne pourra que profiter d'un allègement lors de son itinérance. Une sélection plus serrée aurait permis une meilleure lecture.

Ceci dit, le parti pris de base qui structure la présentation est très stimulant avec la confrontation/juxtaposition des œuvres traditionnelles à l'art indiscipliné. Cette structure en face à face provoque des surprises, des rires, des découvertes, et la proposition permet au visiteur de faire ses choix et de grappiller ses coups de cœur. J'en ai un majeur que je ne voudrais pas passer sous silence. La compassion faite roche... Il s'agit de « Kosovo ou La Pitié » de l'artiste Léon Bouchard. Une œuvre bouleversante – presque deux tonnes de granit, à la forme épurée – et qui trônait dans le fabuleux jardin du Petit Bonheur que l'artiste a créé à Sainte-Hedwidge.

Parmi les espaces forts, retenons le cœur de l'exposition, dédié à la création populaire contemporaine, représentée par sept artistes : Clémence Lessard, Fleurette Solomon, Jacqueline Tremblay aux côtés de Michel Fedak, Léon Bouchard, Michel Villeneuve et Raymond Massicotte. Les citations abondent, et les entrevues sont accessibles, signe que la leçon des défricheurs a porté fruit. Les œuvres souvent expérimentales (par la matière comme les coquilles d'œuf, la céramique, le bois taillé à la scie à chaîne ou par les thèmes futuristes ou abstraits) témoignent de la versatilité des créateurs de l'art populaire d'aujourd'hui.

Par contre, la tentative d'interprétation de l'art populaire québécois me paraît plus risquée. Là encore, on n'a pas pu céder à la tentation d'ébaucher une structure de sens, un peu cliché. Ainsi, on nous présente huit qualificatifs pour « tenter de définir ce qu'ils [les créateurs] sont et la société dans laquelle ils vivent : Enraciné, Pluriel, Fidèle, Rebelle, Fier, Raconteur, Jouisseur, Excessif¹⁷ ». S'il s'agit d'une proposition conceptuelle, j'ose croire qu'elle part d'un bon sentiment...

17. « Du coq à l'âme », *op.cit.*, 4.0, section *Le monde selon...*

Au tableau des bons coups, je soulignerai la présence d'archives exceptionnelles comme : la photo d'Arthur Villeneuve et son fils Michel devant le barrage de Manic 5¹⁸, également celle des quatre frères Bourgault, posant pour la postérité, les yeux baissés, chacun avec une sculpture à la main. Enfin, signalons le croquis préliminaire, dessiné avec fougue, de l'extraordinaire panneau sculpté de Jean-Julien Bourgault, « Le Diable de l'Islet », daté de 1920. Ces documents font partie des dessous de la création, rarement présentés et passionnants à découvrir.

En conclusion, rien que pour les œuvres magnifiques (objets et archives) que cette exposition donne à voir, je dirais que « Du coq à l'âme » est un incontournable. La structure binaire de l'exposition est stimulante par les contrastes qu'elle propose, même si je ne comprends pas la nécessité d'y plaquer les pseudo-caractéristiques de la société québécoise. Le contenu est fabuleux, mais le concept s'avère plus difficile à digérer, par moments. Par ailleurs, le cœur de l'exposition, articulé autour des artistes « populaires » contemporains, amène vers la découverte de nouveaux territoires. Et ça fait du bien !

PASCALE GALIPEAU

Ethnologue et muséologue, Montréal

18. À Manicouagan sur la Côte-Nord, en 1967. La photo est associée au croquis du peintre à son retour.